

GÉRARD GAROUSTE

VIOLENT CONTRE LUI-MÊME

Gérard Garouste

Centre Pompidou, Paris. Du 7 septembre 2022 au 2 janvier 2023
Commissariat : Sophie Duplaix

Nous l'avons tant aimé, Gérard Garouste. Sans doute trop, sans doute mal, ou, au contraire, peut-être pas assez. On a fait de lui un messie du pinceau, capable de sauver la peinture à lui tout seul. En oubliant que lui-même la considérait comme secondaire, largement inférieure aux mots en tout cas. **PAR EMMANUEL DAYDÉ**





Si Garouste en est venu à peindre, c'est presque par hasard et par haine de la famille. « Rien ne m'avait été transmis », avoue le jeune homme, qui vient au monde de l'art au moment où Picasso et Duchamp, « deux génies cannibales », disparaissent. Du renoncement à la peinture prophétisé par Duchamp, l'artiste retient a contrario un usage renouvelé de la liberté. Il croit tout d'abord la trouver dans l'art des fous, et dans la collection de l'art brut que défend alors Dubuffet. Fausse piste, qui signale néanmoins une attirance précoce pour les folles images.

« À mes débuts j'étais perdu », avoue-t-il. « Alors, plutôt que de m'intéresser à la forme du tableau, j'ai décidé de m'occuper du sujet. » Après un détour par le théâtre, Garouste le vrai naît de son invention schizophrénique du Classique et de l'Indien. Il revisite une histoire de l'art inconsciente, à la lueur blafarde

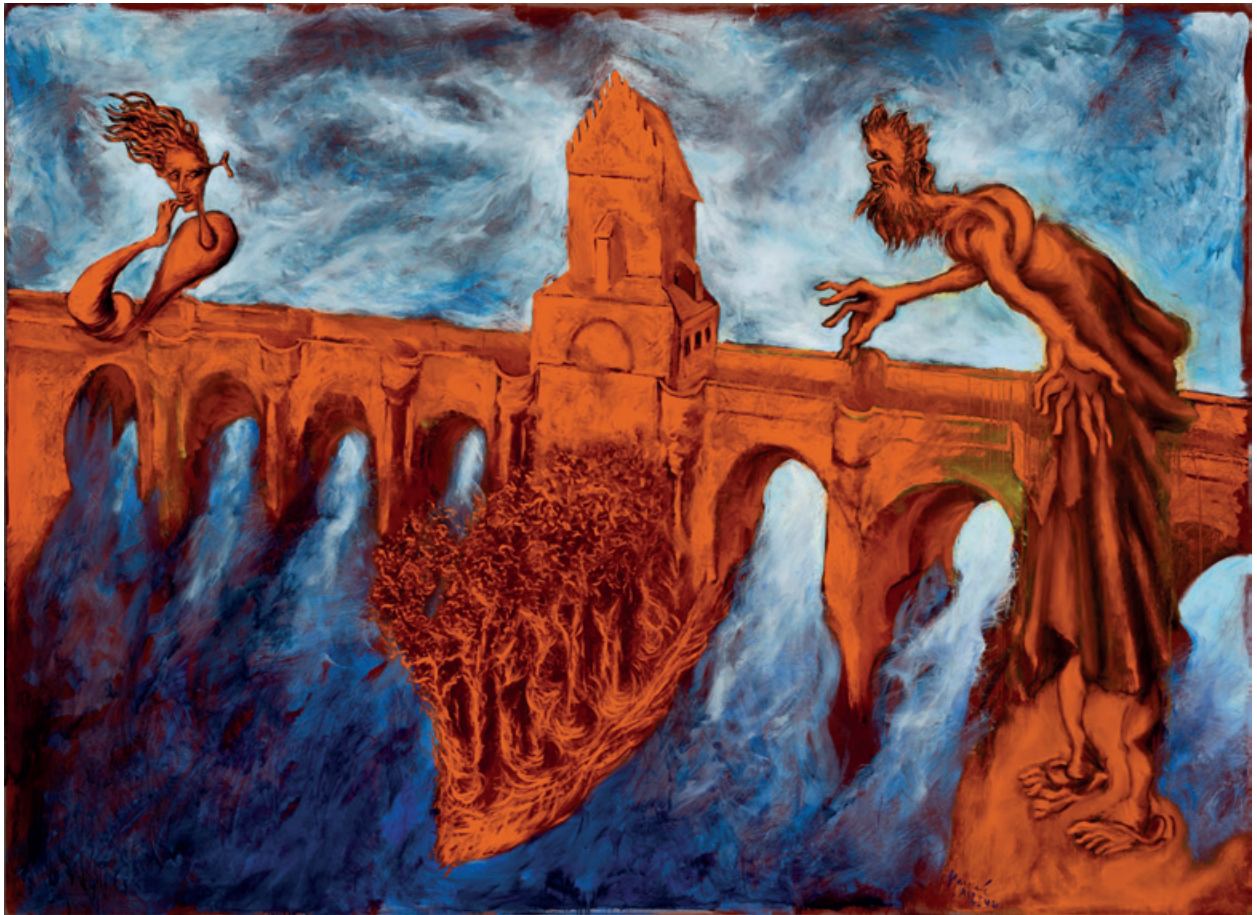
de la guerre acharnée que se livreraient en nous l'apollinien et le dionysiaque. Après la splendeur rhétorique de grandioses mythologies grecques zébrées d'éclairs à la Greco ou Tintoret, le héros d'une nouvelle peinture – que l'on va bientôt appeler « cultivée » – se laisse enivrer par le faste théâtral de grands décors pour les nuits folles du Palace, ou encore pour les chambres à coucher de l'Élysée. À cette ouverture académique en fanfare – qui lui vaut d'être intronisé à New York jusqu'en 1988 par la galerie Leo Castelli – succède l'abstraction quasi-animale de grimaçantes descentes aux Enfers de Dante. Succombant à l'ivresse de la phrase prophétique, sa *Divine Comédie* débouche sur des *Indiennes* à la beauté farouche – grands tissus colorés rapportés d'Orient par la compagnie des Indes aux XVII^e et XVIII^e siècles –, qu'il suspend telles des tentures traversées de vent, de vide et de néant...



Vue de l'exposition *Gérard Garouste*,
Centre Pompidou, Paris, 2022.
La Dive Bacbuc. 1998, acrylique sur toile
et structure en fer battu, H. : 285 × diam. : 752 cm.
Collection particulière, France.

« Par tempérament, avoue Garouste, je préfère aller au fond des choses et de moi-même. Je m'enferme dans la peinture et je m'enferme dans les textes. » Succombant à de graves crises délirantes qui l'entraînent en hôpital psychiatrique durant toute la décennie 1970 et au début des années 1980 – comme il le raconte avec douleur dans *L'Intranquille* –, il s'enferme dans la folie qui le submerge. Aussi, afin de surmonter le retour de nouvelles crises en 1991, lui le cancre à bonnet d'âne, lui, le fils d'un père antisémite spolieur de biens juifs (« un salaud qui m'aimait »), se jette-t-il à corps perdu dans l'exégèse biblique. Tandis qu'il travaille avec le

philosophe Marc-Alain Ouaknin à une édition de la Haggada (texte sacré qui accompagne la Pâque juive) ou qu'il illustre le *Rouleau d'Esther* (fête juive de Pourim), il se livre à diverses joutes intellectuelles sur le Talmud et la kabbale avec un autre rabbin, Philippe Haddad, tout en prenant des cours d'humour et d'hébreu avec le professeur Yakov. Qualifiée comme Kafka d'« *Alt-Neu-Kunst* » (« art ancien-nouveau ») par Ouaknin, sa peinture devient un « outil au service des sujets qui l'occupent ». Certes, les grands auteurs ne le quittent pas. Il consacre à Rabelais une paillarderie et vitale *Dive Bacbuc* « par couilles et bien embourez de ma petite humanité », en



Alt-Neu Shul sur le Pont-Neuf.
 2020, huile sur toile, 160 × 220 cm.
 Collection Daniel Templon.
 Courtesy Templon, Paris/Brussels/New York.

forme de toile de tente circulaire percée d'œil-
 tons en métal (qui permettent de voir ce qui reste
 caché). Et après avoir brillamment illustré *Don*
Quichotte de Cervantès – sur la foi que l'hidalgo
 serait un juif converti –, il ne cesse de se portrai-
 turer en Faust ou Pinocchio – voire en âne.
 Abandonnant « l'original pour l'originel » et ne
 voulant plus poser que des énigmes, Garouste
 fige son vocabulaire formel entre hyperréalisme
 des visages et surréalisme des corps. Tout à sa
 thérapie, l'artiste, devenu « maître du monde
 en moi », accumule portraits de proches, sou-
 venirs d'enfance en Bourgogne, scènes de folie
 ou illustrations bibliques, dans des compositions

rutilantes à composantes hystériques. Les 120
 toiles intranquilles qui se bousculent jusqu'au
 trop-plein au Centre Pompidou apparaissent
 alors pour ce qu'en dit Pessoa dans son *Livre de*
l'intranquillité : « tas de fumiers de forces ins-
 tinctives, qui brille malgré tout au soleil en tons
 pailletés d'or et de clair-obscur ». ■

À LIRE

L'intranquille.

Gérard Garouste,
 entretiens avec Judith Perrignon.
 Collection Proche, 198 p. – 7,90 €